

La Société postmortelle : la mort, l'individu et le lien social à l'ère des technosciences

Céline Lafontaine

Le Seuil, 2008, 242 p.

Chercheuse au département de sociologie de l'Université de Montréal, Céline Lafontaine nous apporte quelques nouvelles bouleversantes du Nouveau Monde. En 2004, la Canadienne publie un premier essai qui explore la tendance anti-humaniste propre au continent cybernétique. Le pilotage, car tel est le sens étymologique du mot « cybernétique », aurait constitué un empire en débarquant après-guerre chez nos modernes. Personne n'échappe à cette contagion, de Claude Lévi-Strauss à Michel Foucault, en passant par Jacques Lacan et Gilles Deleuze. Quatre ans plus tard, un autre livre paraît. *La Société postmortelle* repart à l'aventure : deuxième traversée, avec quelques insolites transhumanistes et d'anciens passagers, tel Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique. Et la nouvelle, cette fois, pourrait bien parvenir aux oreilles du grand public : la mort n'est pas naturelle à l'homme. Plus d'ultime voyage, puisque trépasser ne se fait plus.

C. Lafontaine dresse un portrait de l'homme en voie de postmortalité, c'est-à-dire dans le mouvement même du dépassement de sa condition humaine. Scientifiques et techniciens imaginent pouvoir transgresser les ultimes limites du sexe en liquidant la procréation, et de l'âge en offrant des techniques correctives du vieillissement – quitte à proposer la congélation en attendant mieux.

Suivons l'auteure dans son « analyse critique du rapport contemporain à la mort ». La première évidence qui « tisse la trame de fond de la société postmortelle », c'est la révolution démographique dans son double aspect de baisse de la mortalité maternelle et infantile et d'allongement de la vie. Les baby-boomers de l'après-guerre ont bien le temps de penser à la mort, eux qui « ont été bercés par la promesse libérale d'une croissance illimitée ». Deux conséquences à cela : l'indifférence envers les générations futures et la dévalorisation des personnes âgées. Les disciplines de soulagement du corps vieillissant et malade se multiplient dans le même temps : gériatrie, gérontologie, thanatologie, ingénierie génétique, médecine régénératrice, chirurgie de transplantation, prothétique, euthanasie, cryogénie – sans parler de la nanomédecine, qui serait « l'âme même de la société postmortelle ». De ce paradoxe, C. Lafontaine dévoile la tendance inégalitaire qui oppose les nantis de ce monde aux vieillards laissés à la solitude des fins de vie suicidaires. Alors, tant qu'à faire, pourquoi ne pas rêver d'entrer en immortalité ou, plus précisément, en « amortalité », terme qui convient mieux, selon Edgar Morin, à nos sociétés laïques ?

Au temps jadis du dernier soupir, « l'absence de buée sur la glace d'un miroir posé devant la bouche d'un mourant suffisait pour attester son décès ». Depuis les années soixante, la médecine de réanimation « ressuscite »

les sujets en état de défaillance cardiaque et respiratoire, les laissant parfois en état végétatif. L'être humain meurt à l'instant où l'activité électrique de son cerveau s'arrête, et le corps peut se prêter au don de ses organes vivants.

Ainsi, la mort recule, s'atomise, se défait sous nos yeux. C. Lafontaine, dans des chapitres plus techniques, traque la « déconstruction biomédicale de la mort » jusqu'aux perspectives les plus extrêmes de l'hybridation de l'homme et de la machine : cyborgs branchés, perfusés, dialysés, implantés et bientôt en capacité de s'autoréparer grâce aux nanotechnologies. Ne restent que deux frontières à franchir : à supposer que le cerveau se réduise à un organe de traitement de l'information, les cybernéticiens projettent d'en transférer le contenu sur un CD ; enfin, comme pour la brebis Dolly en 1996, les généticiens se font fort de répliquer l'espèce humaine par transfert de noyau. Entre-temps, certains impatients choisissent la cryogénie : cent cadavres congelés depuis 1967 et mille demandes de vitrification, selon la Fondation pour l'extension de la vie.

La légèreté des nouvelles transatlantiques nous ferait presque oublier que nous vivons à l'ère de la globalisation. Pas un jour sans que les ingénieurs des laboratoires planétaires ne sollicitent les médias pour nous annoncer des innovations qui changeront le monde. Sur le plan postmortel, « ce n'est pas la société qu'il convient de changer, mais l'individu, compris essentiellement comme un être biologique et informationnel ». La quête d'immortalité remplace l'émancipation comme projet de société. Il faut souligner la charge critique de l'ouvrage de C. Lafontaine, qui dénonce la méprise sur laquelle repose la société postmortelle : l'individu occidental croit atteindre l'autonomie, alors qu'il dépend totalement des dispositifs technoscientifiques et du contrôle biomédical.

En 1992, l'Académie américaine de médecine anti-âge envisage de dépasser les limites de la longévité établies autour de 120 ans. Quelques moyens sont à notre disposition : outre les banales injections d'hormones et les suppléments alimentaires, la médecine régénératrice pourrait nous faire éviter ce fléau mortel qu'est la vieillesse grâce aux cellules souches prélevées sur des embryons surnuméraires. On appelle embryon surnuméraire un embryon créé dans l'optique d'une fécondation in vitro et qui ne fait plus partie d'un projet parental. À la lecture de ce passage, où il est question de « recyclage des déchets corporels », de « produits biomédicaux disponibles pour la recherche », de « biovaleur sur le marché mondial », de « marchandise hautement prisée », nous comprenons l'inquiétude de l'historienne qu'est aussi C. Lafontaine. Elle n'a pas oublié la leçon d'Hannah Arendt sur la banalité du mal, ni celle, plus récente, du philosophe Giorgio Agamben, qui conçoit les camps nazis comme le modèle du biopouvoir occidental.

Alors que le parcours de vie s'est allongé, les maladies dégénératives telles que les cancers, la maladie de Parkinson et la maladie d'Alzheimer ont augmenté de

manière fulgurante. Le grand âge tant souhaité prend le visage d'une menace. Comment guérir de ce fléau qu'est le vieillissement, si nous ne voulons pas finir ghettoisés et infantilisés, bref : désobjectivés, dans nos établissements de retraite ? Charge à chacun de s'entretenir, d'abord par le fitness alimentaire et sexuel. Et si la discipline de soi n'y suffit pas, il y a des traitements hormonaux et des techniques régénératrices. Le patient aisé est assuré de pouvoir se « redesigner », se refaçonner au rythme d'un « contrat d'entretien » de son corps. C. Lafontaine voit dans cette culture de la vie adossée au présupposé de la perfectibilité du corps humain l'ultime projet de la société postmortelle. Elle en veut pour preuve la mission que se donne l'Immortality Institute de « combattre le fléau de la mort involontaire ». Depuis quelques siècles, nous avons radicalement modifié notre environnement et nous avons à nous y adapter, selon le mot d'ordre de N. Wiener. En ce sens, l'exemple de l'inadaptation de notre métabolisme digestif aux modes alimentaires contemporaines est parlant. Pourquoi se soucier de la malbouffe si nous pouvons changer de tube digestif ? Plus radicalement encore, le même Immortality Institute, considérant que « le vieillissement est une maladie transmise sexuellement », se propose d'arrêter la croissance biologique avant la puberté, nous affranchissant ainsi de la différence sexuelle, de l'inconvénient des genres et de la procréation.

En attendant, l'homme meurt. Mais comment ? Un nouveau droit émerge dans quelques États, celui de choisir

l'instant de la fin. « Le mouvement pour la mort volontaire est l'une des expressions politiques majeures de la société postmortelle », mais C. Lafontaine s'arrête au seuil de la discussion éthique que provoquent les pratiques de l'euthanasie. Après la bonne manière de vivre, la bonne manière de mourir, c'est-à-dire la possibilité d'agender « le jour et l'heure » d'un suicide assisté. Socrate (qui ne choisit pas de se donner la mort, comme l'affirme un peu vite notre sociologue) avait la ciguë, nous avons le pentobarbital de sodium.

Nous sentons bien que nous n'arrivons pas à traduire ici la formidable richesse de cette étude de la mutation de notre rapport à la mort. L'aventure de C. Lafontaine pourrait sembler se perdre dans les tempêtes épistémologiques qu'elle soulève, et peut-être d'abord avec cette lame de fond citationnelle qui intimide son lecteur. Mais une chose est sûre : les dédicaces et les remerciements de ses essais ne cèdent pas aux conventions d'usage. Ses parents, son mari et sa fille y sont convoqués. Y a-t-il plus forte affirmation de la continuité de l'être pour celle qui se demande « quelle sera la place laissée aux générations qui viennent », et qui conclut avec H. Arendt : « Un enfant nous est né » ?

Mélinée Schindler

(Dép. de sociologie, Faculté des sciences économiques et sociales, Genève, Suisse)
schindm5@etu.unige.ch